

Vol spécial: les bienfaits d'une polémique

Au Festival de Locarno, Paulo Branco a qualifié *Vol spécial* de film «obscène» et «fasciste». Le président du jury a lancé sur de mauvaises bases une polémique finalement très bénéfique. Car elle a ravivé la nécessité de s'interroger – pour chaque film! – sur la représentation de l'Autre, sur la position d'un metteur en scène et le rôle du spectateur. Tour d'horizon en six questions.



► **Quelle transparence?** En promenant sa caméra dans un centre de détention administrative, le réalisateur Fernand Melgar cherche à rendre la forteresse transparente (selon la formule du critique Philippe Azoury). En résulte pour certains un film «qui permet à l'autre d'exister» (Ivo Kummer) ou de «montrer la réalité humaine derrière la loi» (Anna Lietti). Pour Philippe Azoury au contraire, «un jeu de dupe se met en place dès que l'on demande des autorisations de filmer dans des endroits clôturés», (...) «l'administration avait tout à y gagner en matière d'image, saisissant l'occasion de retourner un docu de gauche en publicité pour ses méthodes humanistes».

Dispositif critiquable? Au centre de Frambois, le cinéaste peut-il (objectivement? naïvement?) écouter détenus et gardiens «de manière pragmatique et démocratique», comme le définit Edouard Waintrop? Pour Paulo Branco, ne pas demander des comptes aux gardiens revient à se faire le complice d'un système exécrable. On encouragerait les réflexes collaborationnistes, dans un climat de fascisme ordinaire (épuration

du corps social des «indésirables»). «Son absence d'intervention n'équivaut pas à une absence de point de vue», plaide au contraire Jacques Mandelbaum⁴ en commentant les choix de Melgar. «Les détenus, filmés avec une réelle empathie, (...) n'y sont pas montrés sur le même pied que leurs geôliers, dont l'épreuve cinématographique finit par révéler que leur amabilité vise à rendre «impeccable» l'expulsion technocratique de leurs pensionnaires.» «La caméra reste auprès des enfermés, promis à l'expulsion, plus longtemps qu'auprès des puissances invitantes», observe Edouard Waintrop. «Les oreilles de l'équipe, leurs micros, écoutent leurs

sentiments, qui deviennent vite des revendications et des conceptions du monde, avec plus d'attention. Très vite, le discours des premiers personnages, les employés «humanistes» (...), paraît stéréotypé, vide de sens (...), alors que celui des seconds, les condamnés au départ forcé, au vol spécial, prend une singularité et une profondeur convaincantes.»

L'empathie a-t-elle des limites? Paulo Branco juge intenable que le cinéaste ait toujours eu une longueur d'avance sur les détenus, en assistant aux réunions du personnel. Il voit un manque de pudeur dans le fait de «savoir le sort des gens, sans le partager»⁵ et de forcer leur sphère intime à l'affût des larmes. Cette critique ramène à la définition d'une limite hautement subjective. Où finit le témoignage (légitime) sur l'indicible? Où commence l'exploitation (détestable) de la misère d'autrui?

Peut-on dissocier le «système» de ses exécutants? Le spectateur s'étonne de voir un employé d'origine africaine parmi les geôliers. «Autant que ce soit moi qui fasse ce travail que quelqu'un d'autre», résume l'intéressé hors caméra⁶. Et chacun de ses collègues semble soucieux de faire «le sale boulot» de la manière la plus humaine possible. Contradiction intolérable pour Paulo Branco: «Ce genre de film déculpabilise les responsables en focalisant sur le système, prenant prétexte que ce sont les citoyens qui font les lois.»⁷ Appelés à répondre de crimes contre l'humanité, les bourreaux

ont de tout temps rétorqué: «Je ne faisais qu'obéir aux ordres...» Pour Jacques Mandelbaum, au contraire, «l'absence de stigmatisation des exécuteurs rend sensible aux spectateurs la banalité du mal, telle que la démocratie est aussi capable de la mandater».

D'où vient le malaise? A Locarno, certains spectateurs confiaient en aparté leur malaise à la perspective d'aller applaudir *Vol spécial* avec un public acquis d'avance. Pour Philippe Azoury, le malaise vient du fait qu'on entend «tout et son contraire» dans le film, «la visée de Melgar devenant de plus en plus floue au fur et à mesure de son déroulé». «Si *Vol spécial* crée le malaise, c'est parce qu'il montre une décision brutale exécutée avec une douceur excessive. Parce qu'on voit des expulsés recevoir un message paradoxal et que les messages paradoxaux, ça rend fou», analyse Anna Lietti. Un

exemple: s'entendre dire qu'on pourra «tirer des choses positives» d'une expulsion.

Faire confiance au spectateur? Philippe Azoury estime que le dispositif de *Vol spécial* ne fonctionne pas, dès lors que «l'un des deux intervenants se ment en permanence à lui-même, et par conséquent ment à la caméra». Le film omettrait de mentionner les gestes de révolte et de désespoir à Frambois (mutineries, tentatives de suicide), préférant montrer «un gentil gardien s'adressant poliment à un gentil pensionnaire. Une vision Bisounours des rapports de force». Edouard Waintrop décrit Ferdinand Melgar comme un cinéaste qui pense que le spectateur «saura trier le bon grain de l'ivraie» (faire la distinction entre l'hypocrisie ou la sincérité de chaque intervenant, prendre la mesure des conséquences de mesures de contrainte). Antoine Duplan résume:

«Le cinéma de Melgar ne juge pas. Il ne départage pas le Bien et le Mal. Il capte la vie dans ses élans contradictoires, ménage une place à l'humour même au fond du désespoir, révèle la réalité dans sa complexité, déjoue les préjugés, donne un visage aux exclus de la société, gratte là où la démocratie a mal, fait confiance à l'intelligence du spectateur. C'est un cinéma engagé et objectif⁶. Deux intentions conciliables? A vous d'en juger!⁷»

⁶ Libération du 06/03/2011.

⁷ Le Temps du 22 août.

⁸ Libération du 22 août.

⁹ Le Monde du 20 août.

¹⁰ Libération du 22 août.

¹¹ Fiche pédagogique du film: www.e-media.ch/dyn/bin/1108-10711-1-vol_special.pdf

¹² 24 Heures du 17 août.

¹³ Le Temps du 15 août.

¹⁴ (*Vol spécial* a fait l'objet de la chronique *Plein Ecran* dans l'*Educateur* 9-2011.)